

Le Mercur
de la France
qui dit que
est trop se

DISTRIBATS
ES COLONIALES

chot, les
et est autres
l'ont de suite
en d'Espagne,
soutant le
le force, son
in, fut le ten
tiges funebres q
Portez Janis
ennemis car
en, de ne leur
au "de Profanis
le repos de celui or
aut se demeur
mes aujourd'hui, en
est chaste...
me dirai pas cette am
ajout" qui ajoutait au
de voyage en robe
impotente - les detats

Le Mercur
de la France

Kausen Le Meur

nouvelles

naves venant
de nous
15 out
arriver hier
Mabille

CHRONIQUES

un navire
de la France
qui dit que
est trop se

BAYONNAISES

Du plus
comparant
double
en attendant de voir
plus de navires avant bien
chanceux dit M. Lermontov
vas tres humblement
Majan pere & fils

17 fevrier 1871

Le Mercur
de la France
qui dit que
est trop se
M. Lermontov
M. Majan et fils, mee.
1871

3 - 1845, l'année des mariages

En 1845 Marie DOUSDEBES, née PARDEILHAN-MEZIN, maria son fils et sa fille. Les deux mariages nous concernent au même titre.

Adrien épousa à Paris une jeune fille d'Antibes, Émilie LECOMTE. Pour ceux qui l'auraient oublié, et on le leur rappellera à nouveau plus loin page 30, nous avons le même lien de parenté avec Émilie LECOMTE qu'avec Gabrielle DOUSDEBES, Adrien DOUSDEBES et Dominique TAJAN, et pourtant, bien qu'elle vécut jusqu'en 1885, nous ne savons que peu de choses d'elle. Son père était Antoine LECOMTE, né en Lorraine en 1798. Il mourut en Amérique en 1841. Qu'y faisait-il ? Du commerce sans doute, comme son futur gendre. Peut-être s'y sont-ils rencontrés, mais l'Amérique est grande. Sa mère était née Anne CHABAUD originaire d'Antibes. Cette famille était donc comme les DOUSDEBES tentée par les voyages. Des deux filles jumelles d'Antoine LECOMTE, Catherine et Émilie (notre ancêtre), la première mourut à Bogota en Colombie, elle avait épousé un Monsieur GAUTIER. Émilie, elle, suivit son mari au Mexique. Une soeur, Fanny, épousa un pianiste de renom, Alexandre GORIA, dont Marie-Berthe ECHINARD peut contempler les traits tous les jours (cf Intermède page 39). Était-ce parce que l'instrument de son mari était encombrant, le fait est qu'elle ne voyagea pas et passa son existence à Versailles où elle était née.

Revenons à Émilie LECOMTE ? Elle avait dû faire des études et avait passé plusieurs années en Russie (pendant que son futur mari faisait ses premiers voyages au Mexique) comme gouvernante, rapportait Pierre TAJAN, dans la famille princière Ignatieff.

La même année, Dominique TAJAN et Gabrielle DOUSDEBES convoiaient.

4 - Les années 1845-1875

Les mexicains

La vie continua. La France devint une République puis un Empire avant de redevenir, de justesse, une République. Adrien DOUSDEBES continuait d'habiter Paris en voyageant, Dominique TAJAN, Bayonne, en voyageant aussi mais beaucoup moins loin.

Après la naissance de ses deux premiers enfants, Albert en 1846, Émilie en 1848, Adrien DOUSDEBES repartit durablement au Mexique. Début 1849, sa femme le rejoignit. Elle était alors enceinte de celle qui deviendra notre grand-mère. C'est là que se situe le voyage dont tout le monde connaît le récit devenu mythique (cf CB page 79) et dont les versions abondent. Celle de Pierre TAJAN a toutes raisons d'être la bonne : Adrien suivait à la longue-vue depuis l'entrée du Port de Vera-Cruz l'arrivée du bateau transportant sa femme lorsque un coup de vent renvoya le bateau au large. Pour combien de temps ? C'est là que les versions diffèrent. En tout cas l'attente parut longue. Ceci n'empêcha pas Émilie DOUSDEBES, remise de ses émotions, d'accoucher à Mexico, calle de los Plateros, d'une petite fille qui fut prénommée Marie.

Les DOUSDEBES restèrent au Mexique sans doute jusque vers 1855/1860. La situation se dégradait, la guerre avec les États-Unis avaient fait perdre au Mexique

d'immenses territoires et la guerre civile couvait. Napoléon III rêvait de s'y installer. Il avait tort. Les DOUSDEBES, plus sagement, rentrèrent en France. Ils avaient raison. Ils se réinstallèrent donc à Paris. Marie avait dix ans.

Les bayonnais

Dominique TAJAN, lui, continuait à aller en Espagne pendant que Gabrielle tenait avec sa mère et Francine l'épicerie familiale. Celle-ci changea de forme juridique en 1857 mais continua d'exister bien après le décès de la belle-mère de Dominique survenu en 1859. La raison sociale était (cf CB page 78) "Veuve DOUSDEBES et filles" mais c'est Francine qui s'occupait le plus de l'épicerie, sa mère commençait à être âgée, elle n'habitait pas, ou plus, rue d'Espagne. Elle est dans certains papiers domiciliée au 28 rue Mayou. Gabrielle avait de quoi faire par ailleurs, tenir sa maison et s'occuper de son fils, Alfred, né en 1846.

Au fil du temps et des acquisitions de Dominique le commerce d'épicerie se déplaça vers la rue Poissonnerie. Nous avons reproduit pages 24 et 25 deux bordereaux de transport par chemin de fer. Ils sont très proches, l'un du 4 mars 1865, l'autre du 11, et ouvrent des horizons sur l'économie des transports à cette période.

Le premier est relatif à une expédition pour "Tajan, négociant, 62, rue d'Espagne". Prudemment elle est confiée "A la garde de Dieu, et sous la conduite du chemin de fer". En échange la pénalité pour retard est légère.

Le second, adressé à "Mme Francine DOUSDEBES, 52, rue Poissonnerie", a été établi par les Messagerie Impériales. Il doit s'agir d'un transport par route, plus long

Emblt...	1	10
Timbre...		55
Voiture...	35	65
TOTAL...	36	30

Maison de Commerce de
Delépine



3009
N° 11

MARQUES.	NUMÉROS.	POIDS.
adresse		930

Stasbourg
Lajan
1017
62 Rue d'Espagne
En face de Bayonne

On sera sans recours contre l'Expéditeur, dans le cas d'avarie ou manque de Marchandises énoncées en la présente, si au préalable on n'a fait ses diligences contre le Voiturier. -- En cas de retard, le Voiturier est responsable des dommages et intérêts.

Amiens, le quatre Mars 1766

A la garde de Dieu, et sous la conduite des hommes de pied
vous recevrez une Machine et
trois caisses

marqué et numéroté comme en marge, pesant deux cent trente
kilogrammes, quel vous sera rendu,
bien conditionné, dans le délai de quinze jours, sous
peine de perdre le 10^{me} du prix de sa Voiture, que vous paierez à
raison de quinze francs cinquante centimes par cent
kilogrammes, et lui rembourserez cinquante-cinq centimes pour timbre et
frais de la présente.

Le 4 Mars 1766
L. P.



VINAIGRE AROMATIQUE

DE

J.V. BULLY

LONDON · LEMERCIER,

FD Rue Montorgueil, 67, 17481.

Paris

Voiture.....	"	"
Timbre.....	"	"
Remboursement.....	14 32	"
Frais d'Encaissement.....	"	"
Total à payer..... F.	14 32	

M^{re} Françoise Dousdebis
52, rue Poissonnerie
(B^{oulevard} D'Orléans) Bayonne

1071

Paris, le 11 Mars 1865.

Par l'entremise des Messageries Impériales
et sous la conduite de nous vous envoyons
franco de port, mais pour votre compte, usque et perit, et à la charge
par vous, pour conserver votre recours contre qui de droit, de faire vos
diligences, en temps utile contre le voiturier, ou son représentant, en cas
de manquant, casse ou avaries.

une caisse renfermant trente six
Vinaigre Aromatique de J.V. Bully.
marqué et numéroté, comme en marge et pesant huit
deux cent dix Kilogrammes
et ayant reçu le dit envoi bien conditionné, à la porte du magasin
que vous indiquerez, dans le délai de seize jours, ceux
de départ et d'arrivée non compris, sous peine du rabais du tiers de la
voiture que vous lui riez sur le pied de 12.50 les %^o vous lui payez
la somme de quatre cent trente deux francs.
dont nous nous remboursons sur vous pour le montant qui présent envoi.

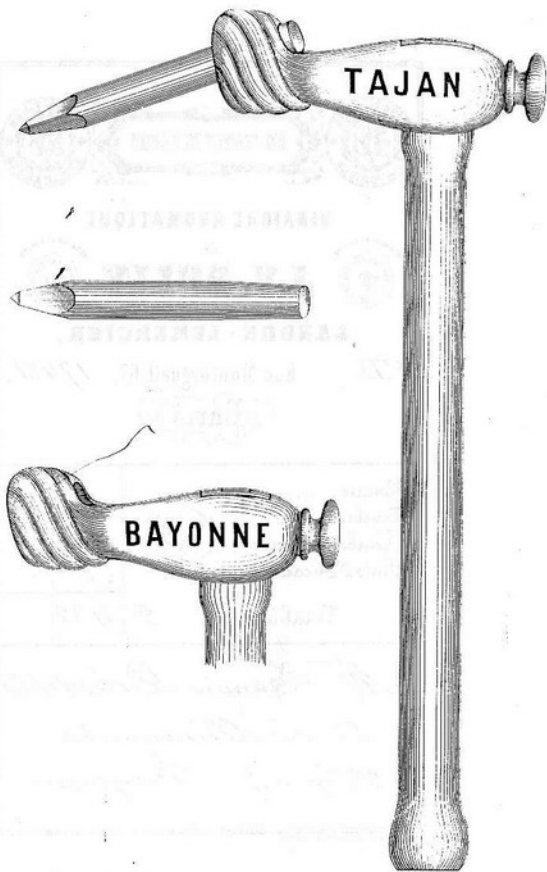
J^r Landon Lemercier
Libertin

(Conserver cette lettre de voiture pour justifier du paiement en cas de besoin.)

mais plus sûr. La Garde de Dieu n'est pas jugée nécessaire et la pénalité de retard, plus lourde montre une confiance plus grande de la part du transporteur, officiel et laïque. Par contre le tarif est beaucoup plus élevé. Le chemin de fer avait donc de beaux jours devant lui.

Dominique développait son affaire. Après avoir acheté à sa belle-mère le 62, il acquit le 64 rue d'Espagne et le 52 rue Poissonnerie. La réunion de ses acquisitions lui permit, après l'arrêt d'activité de l'épicerie, de constituer un grand magasin. Il y vendait de tout, du ménage, de l'optique, de la bijouterie, et aussi bien sûr les fameuses toiles métalliques pour la meunerie. C'est alors qu'il fit venir son cousin Jean TAJAN dont nous avons déjà parlé. Jean s'occupait du magasin, Dominique TAJAN, lui, s'occupait en dehors, des clients importants, essentiellement les minoteries, en France et en Espagne.

Les affaires devaient être florissantes puisqu'il acquit successivement le 47 rue d'Espagne, une bonne partie de la rue de Luc, les numéros 5, 13 et 15 correspondant à des immeubles d'habitation, donc de rapport, les numéros 7 et 8 où était installé un atelier.



La base de son commerce s'élargissait au fur et à mesure que son esprit inventif lui suggérait de nouveaux équipements. Il prit plusieurs brevets. L'un date de 1964, il est relatif à "un marteau à pointe conique mobile pour rhabiller et piquer les pierres ou meules de moulin ou autres". En voici la reproduction :

Toute sa vie, Dominique TAJAN prit ainsi des brevets pour des équipements qui doivent constituer aujourd'hui des curiosités ou des pièces rares destinées à des musées de métiers disparus.

Ceci nous vaut de connaître son écriture. Le document ci-contre est un brouillon d'une demande de brevet, la demande devait être

San excelencia Monsieur
Le Ministre de l'Agriculture
B de France
Monsieur Le Ministre

Nous venons dans vos offices
Savoir de nous faire savoir
en brevet - pour 15 ans pour
un nouveau système de meules
à marteau pour rhabiller
pour piquer les meules de moulin
et autres pierres de la Madelle
et plusieurs de ces pièces qui le
composent et ayant été en
double

mieux écrite. L'écriture de son fils lui ressemble, en plus régulière.

Il collectionnait aussi les médailles. L'affiche reproduisant les produits qu'il faisait fabriquer ou commercialisait et qui doit dater de la fin des années 1870 annonce que la Maison TAJAN & FILS avait obtenu 45 médailles ou récompenses industrielles.

Dominique TAJAN n'avait pas rompu les liens avec son pays natal, Arné. Il devait y avoir une agence. En tout cas au moins jusqu'en 1870 il y recevait des marchandises.

Une part très importante du commerce était dirigée vers l'Espagne. Si l'on en juge par les papiers conservés dans les tiroirs de Francis TAJAN les difficultés de recouvrement étaient relativement fréquentes en France et avec les clients espagnols.

Alfred avait eu vingt ans en 1866 et fut associé très vite aux affaires. La raison sociale devint alors à la fin des années 1860 :

TAJAN & FILS

ou

TAJAN é HIJO

et la signature plus longue.

Tajan pere & fils



Fábrica de Telas de seda para ceñer las barinas. Telas metálicas de hierro y letón. Chapas pesadas en resaca para traperos y agujeradas para tridas y cilindros, Cefalos, Cribas, Ventiladores y otra maquinaria. Nueva limpiadora para trigos y otros granos, bases de cuero para las cadenas sin limpiar para subir los trigos y barinas. Hecus de acero fundido para picar las piedras de molino, y todo las herramientas para molinos y fábricas de barinas, Hecus é Muelas de molinos de la Forté y Burgaria, Máquinas para fabricar chocolate, y en general todas los instrumentos de agricultura.

Tajan

Tajan hijo

Alfred TAJAN et les Prussiens

Alfred TAJAN avait 24 ans à la déclaration de guerre et fit toute la guerre 1870-1871 comme Maréchal des Logis. Il appartenait à la 2° Batterie d'Artillerie Mobile des Basses-Pyrénées et obtint la Médaille de 1870, la Carte de Combattant et la retraite attribuée aux Combattants de cette guerre.

Ce ne dut pas être une partie de plaisir. Parti le 1° août de Bayonne en tenue d'été, son Bataillon fut dirigé d'abord vers Paris puis vers le Havre, au Fort de Sainte-Adresse où il fit son instruction militaire d'artillerie.

En décembre, les Prussiens approchaient. Le 2° Bataillon reçoit des canons expédiés via l'Angleterre. A l'essai d'une des pièces les servants sont tués. Après une journée d'attente l'ordre de repli arrive. Retraite vers le Havre par Honfleur...

80 km par jour, pourchassés par les Prussiens. On charge une pièce, la poudre est de mauvaise qualité et le coup ne part pas.

Et la guerre se poursuit sans nouvelles de la famille, des hostilités ni, bien sûr, de la République naissante.

Le soir, notre batterie a couché à Pont-Audemer sur la Rance. Accablés par la fatigue, le froid et la neige (*), plusieurs de nos hommes sont tombés à terre pour ne plus se relever.

(*) L'hiver 70-71 dut être particulièrement dur en Normandie.

Transportés au Havre par bateau on nous a fait occuper le fort de Sainte-Adresse et organiser la défense de ce fort avec des obusiers et des canons de place.

En février, on a armé notre batterie avec des canons de campagne que nous avons attelés avec 80 chevaux neufs réquisitionnés dans les campagnes. Equipés avec de mauvais harnais, on nous a fait faire une campagne de grande misère aux environs du Havre, sans vivres, sans presque de vêtements (*) à travers un rude hiver, dans la boue et la neige.

Tout va mal, mais ça ne devait pas durer très longtemps :

Enfin, l'armistice est signé ...

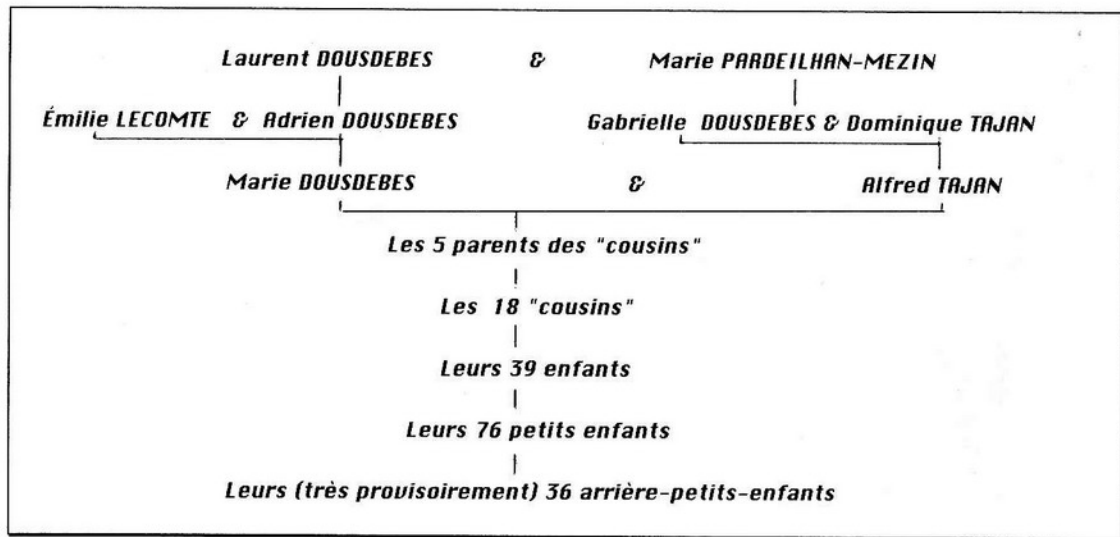
Je reçois l'ordre du Colonel de prévenir la batterie d'active, de ne pas avancer... Avec notre matériel dans le plus mauvais état, nous avons occupés nos postes, prêts à faire face dès que l'Armée Prussienne serait à portée. Mais les Prussiens ayant été avisés, nous sommes repliés dans des cantonnements et quelques jours après rapatriés par bateau à Bordeaux.

Les lignes qui précèdent ont été rédigées par Alfred TAJAN comme attestation destinée à l'Administration militaire au profit d'un de ses camarades, tué ou blessé lors de la campagne.

(*) L'équipement devait être celui du départ de Bayonne au mois d'août !

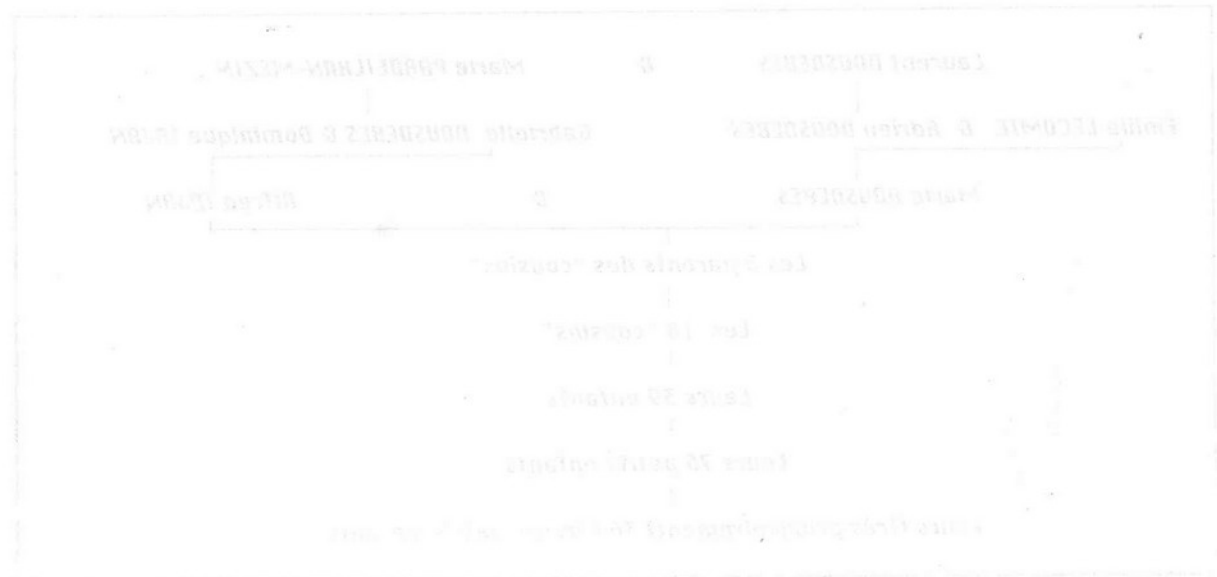
Cousin, cousine et la suite

Quelques années plus tard, Alfred TAJAN épousa sa cousine Marie DOUSDEBES le 29 novembre 1875 à Paris. Pour Marie, née au Mexique et devenue parisienne, ce fut le signe d'un retour sur la terre de ses ancêtres paternels qu'elle ne devait pas beaucoup connaître. Le Tableau suivant rappellera les liens entre nos générations et ceux qui les ont précédées :



Si vous n'avez pas compris, je ne peux plus rien pour vous !

quelques années plus tard, RITZEL TALAM épouse sa cousine Marie BOUDET 1872
le 29 novembre 1875 à Paris. Pour Marie, non seulement elle est devenue protestante, ce
fut le signe d'un retour sur la terre de ses ancêtres protestants du fait qu'elle ne pouvait pas
absolument connaître le français surtout rappelés les liens entre nos générations et
ceux qui les ont précédés :



Intermède

*

Les arts et les lettres

Informations

*

Les arts et les lettres

Sommaire

*

<u>Une remarque préalable s'impose ...</u>	p. 37
<u>1 - La musique en garnison</u>	p. 37
<u>2 - La décoration murale</u>	p. 40
La Galerie de tableaux	p. 40
Le décorateur de mode	p. 41
<u>3 - Les lettres</u>	p. 42
<u>4 - L'art royal</u>	p. 43

Sommaire

*

p. 31	<u>Le chapitre présente s'impose ..</u>
p. 37	<u>1 - La musique en prison</u>
p. 40	<u>2 - La décoration murale</u>
p. 48	La Bibliothèque de l'école
p. 49	Le directeur de musée
p. 62	<u>3 - Les lettres</u>
p. 63	<u>4 - L'art total</u>

c'était les Ducos qui
l'avaient

L'oncle Louis avait
mieux joué cela. Il
avait un joli petit

OR géo

C'était les DUCOS qui l'avaient.

L'oncle Louis avait mieux que cela. Il avait un joli petit orgue Il en jouait et même composait...

La bonne foi du rédacteur étant intacte et, croyant à la fidélité de sa mémoire soixante ans après une visite qui avait dû durer un quart d'heure, il contesta l'affirmation de Renée. La réponse ne se fit pas attendre, claire et (provisoirement) définitive:

pour le Pianola, je suis formelle. Nous l'avions ramené de Mayence. Il a fait un séjour à Chaumont puis à la Villa Gabrielle, et, à la mort de maman, je l'ai recueilli à St-Jean-de-Luz.

Je m'incline humblement (*), avec d'autant plus de plaisir que ceci me permet une parenthèse consacrée à quelques pérégrinations de la famille DUCOS, qui en a vu, il est vrai d'autres et auxquels nous avons seulement consacré quelques mots dans le les premières CHRONIQUES BAYONNAISES. La musique attendra.

(*) En fait, et tout finit par se savoir, il y avait deux Pianola.

Une remarque préalable s'impose, et autant être clair tout de suite. L'art le plus pratiqué par les personnages évoqués dans ces pages est celui de la Conversation. Du moins autant qu'on puisse savoir pour ce qui est des générations déjà anciennes et avec quelques exceptions particulièrement dans la branche landaise. Les représentants de cette dernière, qui ne sont pas tous concernés par cette remarque se consolent comme ils peuvent. Mais l'excellence de l'art pratiqué par la grande majorité compense très largement les défaillances. Certains artistes ont atteint en effet des sommets, d'autres en sont les disciples parfois aussi talentueux.

Justice étant ainsi rendue nous passerons à d'autres arts. Ce sera une vraie promenade dans le Parnasse, avec, en prime, la découverte d'une nouvelle Muse.

1 - La musique en garnison

En note page 22 du Tome I il est écrit de Louis DOUSDEBES retraité à Bayonne : "il habitait un appartement sur les bords de la Nive. Le rédacteur se souvient d'un bel escalier et d'un Pianola". C'était, semble-t-il, une erreur historique et une spoliation. Renée DUCOS à bon droit réagit comme il convenait, et rétablit les faits :

L'ncle Louis n'avait
pas un "Pianola"

L'oncle Louis n'avait pas un Pianola

Pendant toute la guerre 14-18 Margot DUCOS et ses enfants, Jean, Renée, Paul et France vécurent à Bayonne. A la fin de la guerre, le Capitaine d'active Gaston DUCOS fut nommé à Montpellier, puis fin 1919 à Mayence en Allemagne occupée. Sa famille l'y suivit. Le Pianola fit son apparition. En 1924 ou 25, Alfred DESTRI BATS, étudiant à Lille, y passa ses vacances de Noël.

En 1930 les DUCOS revinrent en France. Le Commandant était en garnison à Chaumont, Jean était étudiant, Paul préparait Centrale, Renée faisait à Paris les études pour être dentiste, France était pensionnaire aux "Demoiselles de la Légion d'honneur" à Ecoen, près de Paris, puis elle revint à Chaumont.

Le Pianola suivait.

Il y eut toujours un piano à la Villa Gabrielle, bien avant l'arrivée de notre instrument. La grand-mère, sa soeur, ses filles étaient de très bonnes pianistes et le ténor de l'Opéra de Paris ne manquait pas d'accompagnatrice pour exhorter le soleil à se lever, ni les étoiles à pâlir.

Ce goût et ce don pour la musique venaient du côté DOUSDEBES. Alfred DESTRI BATS avait dit un jour à ses enfants: "L'hymne de la Légion a été écrit par l'oncle Louis". Très fier, j'ai voulu en avoir confirmation et posé la question. Ceux que j'interrogeais ignoraient ou mettaient en doute le fait, pensant sans doute à la Marche célèbre: "Tiens, voilà du boudin (bis) ... Pour les Alsaciens et pour les Lorrains ..." qui n'est pas, hélas!, du Colonel DOUSDEBES. Or, non seulement Renée DUCOS, en bonne fille de militaire, confirme que la musique de l'Hymne de la Légion étrangère est bien de son oncle, mais se souvient des paroles, qui méritaient en effet de passer à la

postérité : "Venez ! Oh, venez tous admirer la Légion ...". Une vulgaire marche a détrôné un hymne sublime, l'histoire est faite de ces injustices.

Louis DOUSDEBES a dû composer son hymne à la fin du siècle dernier et sûrement dans une garnison. Mais laquelle, il en fit plusieurs. Il fut notamment à Sidi-bel-Abbès, dans l'Oranais, et y commanda la Légion, poste très important, et peu compatible avec l'exercice d'une autre activité. Ce devait donc être auparavant dans une garnison moins prestigieuse. A-t-il écrit d'autres oeuvres ? Certainement, puisqu'il jouait et composait encore dans les années 30, à la fin de sa vie. Que sont devenues ses compositions ? Nul ne le sait sans doute.

2 - La décoration murale

Les murs de la rue d'Espagne et de la Villa Gabrielle étaient décorés de gravures de Bayonne, des tableaux de famille, de trumeaux représentant des paysages ou des scènes bucoliques, et de l'incontournable Georges LEPAPE.

La Galerie de tableaux

Ce n'était peut-être pas du grand art, mais pratiquement tous les membres de la famille ont eu recours autour des années 1850-70 à un peintre de portraits. Ceux-ci se ressemblent tous, ce qui peut se comprendre quand il s'agit de parents, mais cette ressemblance est aggravée par la technique du peintre : fonds sombres, paysages de composition, poses identiques, palette réduite.

l'époque. Pendant de nombreuses années Georges LEPAPE créa les couvertures du journal de mode Vogue. Avec elles il fit le tour du monde.

Georges LEPAPE fut, et est toujours présent dans de nombreux foyers de la famille grâce aux dessins, souvent des ébauches des couvertures de Vogue, qu'il envoyait à ses oncle, tante et cousins.

3 - Les lettres

Il y avait des bibliothèques remplies de livres reliés qu'on ne devait pas ouvrir très souvent. On y trouvait l'Histoire de la Révolution et de l'Empire sous diverses reliures, le Monde illustré reliés bleu foncé avec beaucoup de dorures (plusieurs dizaines de volumes, au cours des âges ils furent séparés, une partie rejoignit Habas, l'autre attendit à Bayonne un regroupement aujourd'hui réalisé, ils sont tous ensemble à Paris chez Jean DESTRIKATS) et un certain nombre d'autres ouvrages. Parmi ces derniers un mérite d'attirer notre attention. Il s'agit du Cours familial de Littérature de Lamartine.

Il comporte 28 Tomes bien reliés havane clair. Lamartine était ruiné à la fin de sa vie. Il était aussi dans l'opposition au régime institué par Napoléon III, ce qui n'arrangeait pas ses affaires. Pour vivre il fit paraître en souscription à partir de 1856 son Cours familial. Dire que souscrire au feuilleton littéraire de Lamartine était un signe d'opposition à l'Empereur est peut-être excessif, mais ce geste ne révélait-il chez Dominique TRJAN un esprit discrètement contestataire, voire un certain penchant

Fred TAJAN avait répertorié les différents tableaux dont il avait connaissance et leur localisation. J'ai simplement essayé d'actualiser cette dernière. En voici la liste :

- Adrien DOUSDEBES s'est fait peindre deux fois. Un de ses portraits est chez Marie BOUTINEAU, l'autre chez Francis TAJAN.

- Francine DOUSDEBES est chez Daniel TAJAN ou Nicole ENARD.

- Gabrielle DOUSDEBES et Dominique TAJAN n'ont pas été séparés, ils sont chez Francis TAJAN.

- Fanny LECOMTE n'est pas à proprement parler de la famille. Elle épousa Alexandre GORIA, le pianiste versaillais dont nous avons déjà parlé. Le portrait de Fanny, un pastel, est chez Francis TAJAN.

- celui d'Alexandre GORIA, une peinture, est chez Marie-Berthe ECHINARD.

Le décorateur de mode

Georges LEPAPE mérite beaucoup mieux que cette appellation. Il était le fils de Gabrielle LEPAPE, soeur de Marie TAJAN, mais ses incontestables talents ne lui venaient pas de son ascendance maternelle, sa mère jouant du piano mais ignorant sans doute tout de la peinture et du dessin.

Le père de Georges, Hippolyte LEPAPE, avait fait Centrale et était d'abord un authentique inventeur. Tout au début de l'automobile il créa sa marque de voiture, en fabriqua sans doute quelques exemplaires. Auparavant il avait collaboré à la construction de la Tour Eiffel, dont les ascenseurs étaient de la marque "Roux, Combaluzier et Lepape". C'était aussi un peintre du dimanche, et dès son jeune âge Georges fut attiré par la peinture. Son père l'encouragea et il fit les Beaux-Arts. Sa carrière fut en fait celle d'un décorateur et d'un dessinateur-publiciste de mode. Il y acquit une grande notoriété grâce au créateur Poiret, le Yves Saint-Laurent de

pour la République ? Lamartine est aujourd'hui, après une grande pérégrination chez Claire BELAUBRE à Marseille.

4 - L'art royal

Dans l'Olympe imaginaire des Tajan les dieux jouent aux cartes.

D'où leur venait le goût pour tous les jeux de hasard, poker, jacquet, bridge, belote, crapette ... ? Du côté DOUSDEBES sans doute. Le bridge était le roi et ce goût s'est transmis aux générations suivantes.

Jouaient-ils tous bien ? ce n'est pas sûr. Louis DESTRIKATS, un des rares qui n'aimait pas le jeu, était allé voir son oncle Pierre TAJAN deux ou trois jours avant sa mort. Il déclinait doucement, dans un climat de grande sérénité. "Je n'ai pas peur", lui dit-il, "dans quelques jours je retrouverai mes soeurs et ma belle-soeur au Paradis, je demanderai à Saint-Pierre une table de jeu et nous jouerons au bridge" puis hésitant "Oh ! je préfère jouer avec Antoinette et Margot, ta mère ne jouait pas très bien. Ça ne fait rien, nous jouerons à trois !". "Mais, mon oncle", lui répondit Loulou, "au bridge on joue à quatre et il y a un mort !", et corrigeant, il ajoute : "Quoique, c'est vrai, au Paradis, vous n'aurez pas de peine à en trouver". Le mot de Loulou déclencha un grand éclat de rire de l'oncle Pierre. C'est le dernier souvenir que Loulou garda de son oncle.

On peut se demander si, pour certaines personnes du moins, la faveur des cartes ne tenait pas à une particularité de cet art. Alors qu'on ne peut pas jouer au piano en peignant ou en parlant (en principe), on peut jouer aux cartes en pratiquant

l'autre art familial favori, celui de la conversation. Certains, ou certaines, en abusèrent. On rapporte qu'il arriva un jour qu'emportées par leurs bavardages, Gabrielle LEPAPE et trois autres dames de la famille avaient oublié qu'au bridge il fallait un mort, elles continuaient à jouer à quatre après les annonces.

Cet intermède s'achèvera sur un axiome moral de la plus haute élévation. "On ne triche pas aux cartes !" enseignait-on à Bayonne aux enfants qui débutaient dans cet art difficile. Parmi ces derniers, certains particulièrement pervers flairaient le paradoxe : "Où pourrait-on tricher sinon aux cartes ?". C'était un sacrilège dont ils auront à se repentir à la table à jeux de l'oncle Pierre.
